

# UNE NUIT A CHATEAURoux

Comédie en un acte, jouée pour la première fois à NOHANT,  
le 26 mars 1875.

---

## PERSONNAGES

BALANDARD.	LE POMPIER.
FRITURIN, aubergiste.	CORISANDE.
LE COMMISSAIRE DE POLICE.	URSULE FRITURIN.
JEAN, garçon d'auberge.	MARIETTE, fille d'auberge.

---

La scène se passe à Châteauroux, en 1875.

---

Une chambre d'auberge. — A gauche du spectateur, un bureau avec livres de comptes et lampe allumée. Chaise, une cheminée de marbre violet avec pendule, vases et flambeaux. — Glace au-dessus, garnie de cartes de visites, d'adresses et de photographies. Porte d'entrée donnant sur le corridor.

A droite, une table avec un régiment de bougeoirs garnis. Fenêtre donnant sur la cour avec rideaux fermés. — Un fauteuil avec un sac de nuit, un paletot et un chapeau. — Champignons à la muraille formant porte-manteau. — Au fond, deux lits en noyer garnis de draps, d'oreillers et d'édredons. — Rideaux. — Une table de nuit entre deux lits. — Une chaise de paille au pied de chaque lit.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

FRITURIN, MADAME FRITURIN, assise à son bureau.

FRITURIN, se promenant les mains dans ses poches.

Allons, madame Friturin, ma noble épouse, continuez à inscrire les dépenses du jour.

MADAME FRITURIN.

D'abord, monsieur Isidoro Friturin, je ne sais pas pourquoi vous m'appellez noble. Vous savez bien que tous les Friturins, vos aïeux, ont été aubergistes à Châteauroux, de père en fils, à l'enseigne de la Tête de Veau, et que quand, moi, Ursule de la Potinière, née à Vatan, de parents pauvres, j'ai consenti à devenir votre épouse, j'ai perdu le peu de noblesse que mes ancêtres avaient amassée sur ma tête.

FRITURIN.

Et vous regrettez... En voilà assez, n'est-ce pas ? Marquez le n° 5, la dépense du comte de Barbillon, sa dame, sa demoiselle... Comme si on en manquait, des gens titrés à la Tête de Veau ! Est-ce dans votre bicoque de campagne, à Vatan, va-t'en au diable ! que vous en receviez beaucoup des gens comme ça ! Six déjeuners, six diners, un potage extra, un chocolat, une fleur d'orange pour la demoiselle, sucrée ; bougie, café, excédent de serviettes de toilette : soixante-quatre francs soixante-quinze centimes.

MADAME FRITURIN.

Va pour soixante-cinq francs !

FRITURIN.

Soit ! — Le n° 6, un déjeuner, un diner, trois cigares, deux bougies : douze francs. — Le colonel, son ordinaire, quinze jours de pension, quinze déjeuners, quinze diners, quinze bordeaux, quinze chablis, trente cigares, pas de linge, pas de chambre, pas de bougie !...

On entend sonner dix heures, d'abord à la pendule qui est sur la cheminée, puis dans la salle à manger, puis dans la cuisine, puis à la cathédrale.

MADAME FRITURIN.

Ah ! mon Dieu ! déjà dix heures !

FRITURIN.

Nous avançons !

MADAME FRITURIN,

Non, écoute! ça sonne à la cathédrale. Ne va pas manquer le chemin de fer!

FRITURIN.

Fichtre! je n'ai plus que dix minutes! as-tu fait mon sac de nuit? Il ne me faut que mon habit, deux mouchoirs et un faux col. Est-elle ridicule, ta tante, d'être malade dans un moment où nous avons tant d'ouvrage, la maison pleine, quoi! Pour ce qu'elle a à te laisser... Enfin, c'est toujours un petit héritage... Ne te désole pas, Ursule, Bourges n'est pas au bout du monde, je serai de retour après-demain.

*Trompette du cantonnier de chemin de fer dans le lointain.*

MADAME FRITURIN.

Voilà le train!

FRITURIN.

Mon paletot, mon sac, mon chapeau! Voilà, bonsoir, sois-moi fidèle!

MADAME FRITURIN.

Va donc, va donc! crois-tu pas que je vas aller danser le cancan avec les cigarières? Va donc! tu manqueras le train.

MARIETTE, avec une bougie allumée qu'elle pose sur la table de nuit.  
Je vas porter le sac à monsieur.

MADAME FRITURIN.

On n'a pas besoin de toi, fais vite les couvertures!

*Ils sortent. Coup de sifflet d'arrivée du train et roulement de wagons.*

## SCÈNE II

MARIETTE

On n'a pas besoin de toi pour aider le bourgeois. Croit-elle pas que j'y tiens à son vieux? Fais les couver-

tures! Pardi! je vas ben les faire, ceux couvartes! j'ai mis des draps blancs à ce matin...

MADAME FRITURIN, dehors.

Mariette, Mariette! descends, descends vite!

MARIETTE, sans se déranger, criant.

Voilà, madame! (A part.) Descends vite, et puis on me dira: Pourquoi que t'as pas fait les couvartes?

sillet de la locomotive. — Sonnette du chef de gare — toux de la chaudière — roulement du train qui s'éloigne.

Allons! v'là monsieur qui s'en va!

MADAME FRITURIN, d'en bas.

Mariette!

MARIETTE.

On y va, madame! (Elle s'arrête à la porte ouverte et écoute des voix dans l'escalier.) Ah bon! encore des voyageurs, ouss-qu'on va les mettre?

Elle sort en laissant sa bougie allumée.

### SCÈNE III

MADAME FRITURIN, d'en bas.

Désolée, madame, désolée! mais il ne me reste plus de place.

CORISANDE, dehors.

Allons donc, il ne m'en faut pas tant de place!... — Voyons, voyons, ma chère dame, je suis éreintée, il faut que je dorme ou que je meure, je pars demain matin pour La Châtre, à trois heures. Une chambre quelconque, où vous voudrez, mais il me la faut; je ne m'en vas pas, je ne vous quitte pas.

Elles entrent en scène.

MADAME FRITURIN, entrant un flambeau à la main.

Désolée, désolée, ma chère dame, mais...

CORISANDE.

Eh bien, qu'est-ce que vous dites que vous n'avez pas de chambre, voilà deux lits.

MADAME FRITURIN.

Mais ici, c'est ma chambre.

CORISANDE.

Eh bien, vous ne couchez pas dans deux lits, je suppose ! Entre femmes on s'entraide. Prêtez-m'en un, soyez compatissante pour une pauvre voyageuse. Je vous payerai double.

MADAME FRITURIN.

Vous m'en direz tant, ma chère dame, que... je ne peux pas vous refuser. Voici mon lit. (elle lui montre le lit de gauche près de la porte.) Je vous le cède, je coucherai dans celui de mon mari.

CORISANDE.

Votre mari ?

MADAME FRITURIN.

Il est absent, madame, il vient de partir pour Bourges.

CORISANDE.

Alors tout s'arrange.

MADAME FRITURIN.

Le lit est tout frais, blanc de ce matin, vous y serez très bien. Faut-il faire monter tous vos bagages ?

CORISANDE.

Tout, certainement, je vous en prie.

MADAME FRITURIN, à la cantonade.

Jean ! montez les colis chez moi. (A Corisande.) Vous en avez beaucoup ?

CORISANDE.

Eh ! mais oui. Je vais à une noce, la noce de ma nièce, mademoiselle Hyblea de Bonbricouland. Con-

naissez-vous ça ? elle se marie à La Châtre, avec un militaire, le capitaine Vachard.

MADAME FRITURIN.

Mais parfaitement, madame. Toutes les personnes nobles du pays descendent chez moi.

JEAN, qu'on a entendu monter l'escalier avec des gros sabots, entre apportant une partie des bagages.

V'là voutés affaires.

CORISANDE.

Bon, ma malle, et la caisse de robes... (A madame Friturin.) Cadeaux de noces et toilette pour moi, il faut bien qu'une Parisienne paraisse un peu requinquée.

JEAN.

Où que je vas poser ça ?

CORISANDE.

N'importe où, apportez le reste. (Jean sort. — A madame Friturin.) Dites donc, il n'est pas beau, votre garçon.

MADAME FRITURIN.

C'est comme ça que mon mari me les choisit, il est si jaloux !

On entend Jean qui dégringole dans l'escalier.

JEAN, dans l'escalier.

Diache les fumeurs ! Ça crache dans les escayers...

MADAME FRITURIN.

C'est un prétexte pour tomber ; il n'y manque jamais, faites pas attention, c'est son habitude. Vous dites que cette demoiselle est votre nièce ; est-ce que vous seriez... ?

CORISANDE.

Corisande des Andouillers.

MADAME FRITURIN.

Ah ! mon Dieu ! ma chère dame, je vous ai vue sou-

vent quand vous étiez demoiselle, je vous reconnais à présent.

CORISANDE.

Ah dame ! j'ai engraisé, et puis je n'ai plus quinze ans.

MADAME FRITURIN.

On vous les donnerait toujours.

CORISANDE.

J'en ai trente, et je suis fraîche, je n'ai pas encore besoin de cacher mon âge. (Jean apporte le reste des paquets.) Bien ! mettez tout ça ici.

JEAN, posant lentement et maladroitement les objets.

Jo crès bin qu'e'est des mangeailles. Ça sent rudement bon !

CORISANDE.

Oui, c'est pour la noco : des pâtés, des truffes, un gros baril d'anchois et de sardines.

JEAN.

Et c'te cage, ça piaule là dedans ; c'est-i' pas qu'euque bête méchante ?

MADAME FRITURIN, regardant la cage.

Bêta ! c'est des petits poulets. Est-ce qu'ils vous ont mordu ?

JEAN.

Où non ! je m'en suis méfié.

CORISANDE.

Des poulets chinois pour ma sœur qui est folle des bêtes.

MADAME FRITURIN, à Jean qui veut regarder les poulets.

Allons, c'est bon, allez-vous-en. (Jean sort.) Et ne tombez pas.

Tout aussitôt, on entend Jean rouler dans l'escalier.

JEAN, au dehors.

C'est c'te marche en bois... Ça glisse! je me suis décrocheté les épins!

Corisande fait un mouvement.

MADAME FRITURIN, l'arrêtant.

Ne craignez donc rien. Il veut qu'on s'occupe de lui. Ainsi, vous êtes madame de... mon Dieu, j'ai oublié votre nom de dame, un nom étranger.

CORISANDE.

Madame de Graboyos, mon mari était Espagnol. (A part.) Un Auvergnat, un Espagnol de Clermont! (Haut.) Dieu merci, je suis veuve!

MADAME FRITURIN.

Ah! vraiment? Je l'avais ouï dire, mais M. le comte des Andouillers, votre père...

CORISANDE.

Mon père, mon père!... le meilleur des hommes.

MADAME FRITURIN.

Oh! certainement, un homme qui n'a rien à lui.

CORISANDE.

Et pour cause. Il y a trop de femmes chez lui. Il ne s'occupe pas assez de moi, il m'a laissé faire un mariage... Et à présent, il ne sait pas seulement si j'existe, si je suis veuve ou remariée.

MADAME FRITURIN.

Dame, écoutez! il est bien âgé et sa mémoire...

CORISANDE.

Et puis, il y a de ma faute, j'aurais dû aller vivre avec lui après mon veuvage, mais il aurait fallu faire maison nette, me disputer avec lui, peut-être, lui faire de la peine... moi, je ne sais pas chagriner les autres, ça m'ennuierait, ça me ferait maigrir...

Elle bâille.

MADAME FRITURIN.

Madame, je vous fais causer et vous êtes fatiguée.

CORISANDE.

Oh ! moi, quand je parle, je n'ai plus sommeil ; mais c'est égal, je vais me coucher. (Onze heures sonnent.) Onze heures ! Je n'ai que quatre heures à dormir et encore le temps de faire ma toilette du matin...

MADAME FRITURIN.

Je vais aller continuer mes comptes dans mon bureau.

CORISANDE.

Vous ne vous couchez pas encore ?

MADAME FRITURIN.

Oh ! guère avant minuit. Mais je ne ferai pas de bruit en rentrant. Dormez tranquille ! Bonne nuit, madame.

CORISANDE.

Bonsoir, merci.

Madame Friturin sort et emporte la lampe.

## SCÈNE IV

**CORISANDE**, ôte son chapeau, ouvre sa malle, en tire son bonnet de nuit, défait sa robe, ôte son corset, reste en peignoir et se couche tout en parlant.

Ah ! elle peut bien faire tout le train qu'elle voudra, je la défie bien de me réveiller avant l'heure. J'ai été élevée comme ça, moi ! fille d'un chasseur, bercée par les hurlements des chiens courants, réveillée dès l'aurore au son de la trompe... Mon pauvre père !... j'espère bien qu'il sera à la noce de sa petite-fille... après ça, il n'était pas à la mienne. Il n'a jamais vu mon mari. Ce que c'est que d'être trop bon. On se laisse gouverner. J'en tiens, moi, de cette faiblesse-là. J'ai supporté un mari qui n'était pas agréable tous les jours.

Enfin ! il n'y est plus et on ne m'y reprendra pas à sacrifier ma liberté. (Elle se couche.) Oh ! quel vent par cette porte ! c'est comme un soufflet de forge ! Ah bah ! c'est comme ça dans toutes les auberges. Je connais ça, mais j'ai un moyen.

Elle va chercher son parapluie, l'ouvre, le met sur son lit et s'endort dessous en fredonnant après avoir soufflé sa bougie.

## SCÈNE V

**CORISANDE**, puis **MARIETTE** et **BALANDARD**.

Roulement d'une chaise de poste. Coups de fouet. Grelots. La voiture s'arrête, on entend confusément une discussion animée en bas.

**CORISANDE**

Pas possible ! Si fait, si fait, n'importe où. — Trop de monde. — Ça m'est égal. (On entend distinctement madame Friturin.) Mariette ! va donc voir chez moi...

**MARIETTE**, entrant avec une valise à la main et tenant une bougie allumée.

Va donc voir si elle dort... Eh oui, qu'elle dort... avec un parapluie?... Ah ! c'est le coulant d'air de la porte... Eh ben, si elle dort, c'est ben commode, elle saura pas... Et puisqu'il paye double aussi, lui ! (Elle pose la valise sur une chaise et la bougie sur la table de nuit, va à la porte et dit à la cantonade à voix couverte.) Montez, montez, monsieur ! puisque madame quitte son lit pour vous faire plaisir... Elle couchera ben dans le bureau.

**BALANDARD**, entrant.

Elle est très aimable, la patronne. Tu l'appelles ?...

**MARIETTE**.

Madame Friturin.

**BALANDARD**.

Eh bien, je lui réserve deux stalles de premières quand je viendrai donner une représentation à Châteauroux.

MARIETTE.

C'est-i' que vous êtes coumédien ?

BALANDARD.

Oui, *coumédien* et directeur de troupe.

MARIETTE.

Eh ben, et moi ? j'aime tant ça, la coumédie !...

BALANDARD

Toi ! je te ferai entrer pour rien, et tu auras du sucre d'orge... à la menthe. (A part.) Dieu ! qu'elle sent l'ail !

MARIETTE.

Ah merci ! et quand que c'est qu'il y aura la coumédie ?

BALANDARD.

De demain en cinq ou six ans. Mais, dis donc, il y a quelqu'un dans ce lit ? Est-ce que c'est M. Friturin ?

MARIETTE.

Non, monsieur, c'est un voyageur de commerce qui s'en va dans deux petites heures.

BALANDARD.

Ah ! bon ! mais est-ce qu'il pleut dans la chambre, qu'il a un parapluie sur le nez ?

MARIETTE.

Non, c'est le coulant d'air. Partez-vous point pour La Châtre par la diligence de trois heures ?

BALANDARD.

Trois heures du matin ? merci ! La Châtre ? jamais... Je ne connais que les bons billets qu'il a de La Châtre ! j'en ai eu souvent comme ça !...

MARIETTE, gracieuse.

Je sais pas ce que vous dites ; ça doit être des bêtises ! vous avez l'air farceur !

BALANDARD.

Tu te trompes... (A part.) Je n'aime pas l'ail.

MARIETTE, froidement.

Monsieur déjeunera-t-il ?

BALANDARD.

Le mieux possible.

MARIETTE.

C'est à dix heures, monsieur.

BALANDARD.

Non ! à onze et tout seul.

MARIETTE, à part.

C'est un riche ! (haut.) Monsieur a besoin de rien ?

BALANDARD

Si ! j'ai besoin de dormir. Ma valise ? Ah ! la voilà ! bonsoir !

MARIETTE.

Bonsoir, monsieur. (A part.) Il est fier !

Elle sort.

## SCÈNE VI

BALANDARD, CORISANDE, endormie.

BALANDARD.

(Minuit sonne.) Minuit ! Je tombe de sommeil, dormons. Pourvu que le camarade ne me réveille pas trop matin ! Il va bien, lui, sous son parapluie ! Il s'est retiré sous sa tente et ne s'inquiète de rien. Un voyageur de commerce, ça dort partout. Voilà des gens heureux ! moi, je suis trop nerveux, un sommeil de héron toujours sur une patte. Un rien m'irrite, et alors, va te prome-

ner... Grâce à Dieu, Châteauroux est une ville pieuse et tranquille. (En parlant, il a ouvert sa valise, il se déshabille.) Voyons, ai-je toutes mes petites affaires, mon bonnet de coton?... Qui croirait que j'use encore de ce meuble classique! Mais on peut en rire; moi, j'y tiens. Pour mon rhume de cerveau chronique, il n'y a que ça! Où mettrai-je ma montre? Là, sur la cheminée. (Il met sa montre sur la cheminée, et regarde les adresses qui sont au cadre de la glace.) Madame Ducatillon, couturière pour dames; P. Verdot, photographe à Châteauroux (Indre). Elles sont bien, ses photographies! j'irai demain chez lui! M. Jules, voyageur de commerce. Ah! ça doit être mon camarade de chambre, l'homme au parapluie... Après ça, peut-être qu'il voyage pour placer cette marchandise-là. (Lisant la carte.) Non, voyage pour les huiles, savons de Marseille, *et cætera*. Ah! (Gasconnant.) tu es de Marseille, mon bon! troune de l'air, tu viens de la Canebière! (Corisant rontte.) Ah! ah! nous ronflons! il doit avoir le nez retroussé; j'ai remarqué que les nez courts et en trompette... les natures apoplectiques... mais il ne s'agit pas de tout ça... Les draps sont-ils blancs? ils en ont l'air, pourvu qu'il n'y ait pas... je vas laisser ma bougie allumée, ça les éloigne.

Il se couche. Arrivée d'une diligence sous la fenêtre. On entend les grelots et le piétinement des chevaux que l'on dételle.

Qu'est-ce que c'est que ça? je commençais à m'endormir. Ah! c'est une diligence qui part... non, elle arrive...

Dialogue à haute voix dans la cour.

- Huc donc, rossard!
- All' en veut pus faire, quoi!
- Dam! Frémijet, c'est pas pour dire; mais que c'est un bon brin de chemin tout d'même d'Écueillé ici.
- Moi, j'y ai dit à M. Friturin, c'te cheveu-là fera

pas le *sarvice*. Il sera qu' i' m'a dit. Il sera pas que j'y réponds. Le fait-i' ? le fait-i' pas ? i' l' fait pas ; qui qu'a tort, qui qu'a raison ?

— Tout ça veut rin dire ! Heye donc, carcan !

On entend un coup de fouet et le cheval qui redresse la tête en agitant ses grelots et qui piétine sur le pavé.

— Méfie-toi d'ta lanterne ! tu soulerais bin le feu. Y a d'la paille à tas dans l'écurie.

BALANDARD, se levant furieux.

Est-ce qu'ils ne vont pas se taire bientôt ? (Il ouvre la fenêtre.) Dites donc, là-bas ! Allez donc causer plus loin !

UNE VOIX D'EN BAS.

A cause ?

BALANDARD.

Vous empêchez les voyageurs de dormir, sacrebleu !

LA MÊME VOIX.

Ah ! on s'y en va.

BALANDARD.

C'est pas malheureux ! (Il referme la fenêtre et va pour se recoucher, il entend les poulets qui pépient dans le panier.) Qu'est-ce que c'est encore que ça ? (Il regarde dans le panier.) Des poulets ? Ils sont gentils ; petits ! petits !... mais vous allez vous taire ! (Il va pour se coucher, il ét:rne.) Aïe donc, va ! je me suis encore enrhumé par cette fenêtre ouverte. Dort-il, ce voyageur ! Heureux Jules ! (Il soulève un peu le parapluie sans voir la figure de Corisande.) Ah ! ah ! il garnit bien un lit ! riche nature ! un hippopotame... (Il se recouche, un moment de silence. La pendule de la cheminée sonne une heure.) Voilà une pendule qui fait trop de bruit. (Il se relève et va à la pendule.) Attends, toi ! je vas t'arrêter. Pas besoin de savoir l'heure pendant que je dors. (Il arrête la pendule et va se recoucher pendant que toutes les autres, jusqu'à celle de la cathédrale, sonnent à leur tour.) Diable ! je ne peux pas les arrêter toutes. (Un coq chante dans la cour.) Est-ce que c'est

celui du panier ? Quelle voix ! pas possible, non, c'est dans la cour. (Un chien jappe à plusieurs reprises.) En voilà un chien assommant ! Il est enragé ! Attends, je vas te faire taire ! (Il se fère.) Qu'est-ce que je pourrais bien lui jeter ? ça ? Un tire-botte... ma foi, oui. (Il ouvre la fenêtre ; le chien jappe encore plus.) Allez coucher, au chenil, à la paille ! (Le chien redouble ; il lui jette le tire-botte. On entend un carreau brisé.) Allons, bon ! le tire-botte a rebondi dans la fenêtre d'en bas. J'ai manqué le chien, mais il a eu peur et il se sauve. (Une chauve-souris vole autour de sa bougie.) Quoi, encore ? une chauve-souris ! Ah ! mais, c'est que je n'aime pas ces bêtes-là... je ne peux pas les souffrir. Heureusement la bonne a laissé son balai. (Il prend le balai et fait le moulinet sans attraper la chauve-souris.) C'est fatigant et inutile, je vas lui mettre la bougie sur la fenêtre. (Il met la bougie, le vent l'éteint, il ferme la fenêtre.) Va au diable ! Je crois qu'elle est partie ! (Il regagne son lit à tâtons et se couche. Un train de marchandises passe.) Ah çà ! c'est donc tous les trains de la terre qui passent ici... (Il se met sur son séant.) Nom d'un chien ! j'ai la colique... C'est cette fenêtre ouverte, j'ai attrapé un courant d'air, comme dit la fille à l'ail. De l'ail ! je n'en ai pourtant pas mangé, moi ! Ah ! j'y suis ! j'ai mangé du canard aux oignons à Jeu-Maloches. Heureusement, ça se passe, ce ne sera rien ! Dormons. (On entend ruisseler la pluie.) Hé ! hé ! dites donc le camarade ! Monsieur Jules ! vous avez rudement bu de la bière hier soir... Encore ? toujours donc ? Eh non, c'est la pluie... une pluie d'orage ! Le mastodonte n'y est pour rien. Il se contente d'imiter le violoncelle en ronflant, c'est en mi bémol... ça change, le voilà en sol dièse, il ronfle faux. C'est une toupie hollandaise, ce garçon-là. Hé ! Jules ! Il n'entend rien. J'étais sûr qu'il ronflerait, il doit avoir le nez trop court ! Je vas siffler, on dit que c'est le moyen. (Il siffle à plusieurs reprises.) Ça fait quelque chose, ça diminue. (Il bâille ; les ronflements

de Corisande redoublent.) Allons ! à présent, c'est un tonnerre lointain. Non, ça ne peut pas durer comme ça ! Il faut qu'il s'éveille ou que je reste éveillé toute la nuit. Mais, comment l'éveiller ? Jules ! Monsieur ! Gros bonhomme !... Il est probablement sourd, il faut le secouer un peu.

Il prend son édredon et frappe avec sur le parapluie dont le bout perce l'édredon.  
Le duret se répand en nuage. Corisande effrayée se réveille.

CORISANDE.

Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Un tremblement de terre ?

BALANDARD.

Tiens, tiens ! affreux ronfleur !

CORISANDE, à part.

Madame Friturin ? (Haut.) Êtes-vous somnambule ? Réveillez-vous !

BALANDARD.

Me réveiller ? je ne fais que ça ! Tiens, attrape !

Il la frappe avec l'édredon à moitié vide.

CORISANDE, à part.

Ah mais, elle veut m'assassiner, elle est furieuse ! Je me défendrai !

Elle saisit son édredon, se lève. Combat dans les ténèbres. On attrape la pendule qui tombe et se brise en sonnant toutes ses heures.

BALANDARD.

Qu'est-ce qu'il se passe ? Trêve ! je demande une trêve. Je n'en peux plus, ouf !

CORISANDE.

Et moi donc ! vous voilà calmée, recouchons-nous ; votre pendule est cassée, c'est votre faute, c'est vous qui avez commencé.

BALANDARD, à part.

Ma pendule, ma pendule, pour qui me prend-il avec sa voix flûtée ? Il ronfle trop, il perd sa voix par le nez.

CORISANDE.

Hein ? quoi ?

BALANDARD.

Rien, dormez, la paix est faite.

CORISANDE.

Je ne demande que ça, moi ! Mais comme vous êtes enrhumée du cerveau, ma chère !

BALANDARD.

Ma chère ! il me prend pour madame Friturin... Je tombe sur un mystère d'iniquités. (Dans l'obscurité, en regagnant son lit, il se trompe et se met dans celui de Corisande où Corisande va pour se coucher.) Ah non ! par exemple ! vous êtes trop gros, mon cher !

CORISANDE, à part.

Mon cher ! elle rêve encore. (Haut.) Mais c'est mon lit que vous avez pris.

BALANDARD.

Pas du tout, c'est le mien.

CORISANDE.

Alors, c'est que je me trompe. (Elle va au lit de Balandard, s'y couche. A part.) D'ailleurs, je ne veux pas la contrarier, elle a le cauchemar mauvais.

Elle se rendort.

BALANDARD.

Et le voilà reparti à ronfler, ça ne l'a pas corrigé, et je suis éreinté, moi. Si ça pouvait me rendre sourd ! Comme cet oreiller sent la pommade ! Je n'en mets pourtant pas... Qu'est-ce que j'ai fait de mon bonnet de coton ? je l'aurai perdu dans la bataille. Je vas me fourrer sous la couverture.

Il s'enfonce sous les draps. Au dehors deux heures sonnent à toutes les pendules et horloges. Attelage et bâchage de la diligence, bruits et dialogues de voix rauques et embrouillées dans la cour.

- Comm'ça, c'est la Grise que v'lez? hi donc!
- Dam! le Rossard est trop écorché!
- Avez-vous la caisse pour le capitaine?
- Quel capitaine?
- Le capitaine Vachard à La Châtre; c'est un uniforme neuf qu'il attend pour sa noce.
- J'l'ai pas! Ah! si, le v'là ben.
- Et c'te paquet d'abres, ça se tient tout *drain* comme un *charge*, ça rangera jamais sous la bâche.
- Mettez-le d'ssus avec des cordes.
- Ça tient pas, j'ai pas d'cordes.
- Ah! bougre de maladroit, ça sait pas s'y prendre... tiens, *argarde*, ça y est; c'est pas *pus* malin que ça!
- Et le *grous* violon à c'musicien qui va à la noce?
- Y a *pus* d'place.
- Faut ben l'prendre, c'est pour faire danser les mariés.
- Pique-le sous ces malles.
- Y veut pas entrer.
- Y veut pas! poussez-y donc la queue!... il a pété un coup!
- Ça fait rien! amène les chevaux!

BALANDARD, se mettant sur son séant.

C'est d'un puissant intérêt, ce qu'ils disent, mais c'est assommant! (Il se lève et va ouvrir la fenêtre, on entend ruisseler la pluie. Avec ironie.) Dites donc, si vous voulez monter, je me mêlerais à votre conversation.

UNE VOIX D'EN BAS.

Hein? quoi qu'il y a?

BALANDARD.

Mais c'est comme si vous parliez dans ma chambre.

UNE VOIX.

Il va pas nous flanquer la paix, celui-là?

BALANDARD, à part.

Ah ! c'est comme ça qu'ils le prennent ? Où est le pot... à l'eau ? (Il va à la table de nuit.) Attendez !... (Il prend le pot.) J'ai ce qu'il faut, il est chargé jusqu'au pouce. (Il retourne à la fenêtre.) Dites donc, bavards, approchez donc, je veux vous dire quelque chose.

UNE VOIX.

Qu'est ce que c'est ?

BALANDARD, versant le pot par la fenêtre.

Voilà ce que c'est ! (Il referme la fenêtre et va se recoucher. On entend confusément des malédictions dans la cour) :

UNE VOIX

J'avais la bouche ouverte... J'en ai *envalé* une goulée... ça sent comme un goût... c'est rin, c'est des *iaux*. On portera plainte au commissaire de police...

BALANDARD, qui s'est remis sous ses couvertures, s'endort en disant :

C'est de la pommade au jasmin !

## SCÈNE VII

JEAN, BALANDARD, CORISANDE, endormis.

JEAN, une lanterne d'écurie à la main, va au lit où devrait être Corisande et réveille Balandard.

Madame ! ça va-t-être trois heures. La diligence de La Châtre va partir dans un quart d'heure, faut vous arveiller !

BALANDARD.

Va-t'en aux cinq cent mille diables, toi, avec ta diligence et ta chandelle que tu me fourres dans les yeux !

JEAN.

Mais c'est la diligence...

BALANDARD.

Au diable, au diable, je te dis !

JEAN.

Vous voulez pas? c'est comme ça vous conviendra!  
Ah! vous pouvez ben dormir, j'm'en embarrasse pas!

Il sort.

## SCÈNE VIII

BALANDARD, qui s'est rendormi, est réveillé par les cris  
du dehors.

Messieurs les voyageurs pour Ardentes, La Châtre,  
en voiture!

CORISANDE, se réveillant.

Hein? qu'est-ce que c'est? (On entend sonner trois heures à  
toutes les pendules du dehors.) Trois heures!

BALANDARD.

C'est la diligence de La Châtre qui part. (Roulements de  
la diligence et coups de fouet, grelots qui s'éloignent.) Et la voilà  
partie, Dieu merci! on ne l'entendra plus!

Il r met la tête sous les couvertures.

CORISANDE.

Comment, Dieu merci? (Elle court à la fenêtre, l'ouvre et  
appelle, le jour paraît faiblement.) Eh! attendez-moi! postillon!  
conducteur! comment, on part sans moi?

BALANDARD.

Vous n'avez pas fini de piétiner comme ça et de crier  
comme un aigle?

CORISANDE.

Il faut que je m'habille. (Elle prend le pantalon de Balandard,  
qui est resté auprès de son lit et essaye de passer ses bras dans les fentes  
du pantalon.) Et la noce! si je n'arrive pas pour le ma-  
riage. Et vous, qui m'aviez promis de me faire réveiller  
à temps! c'est mal à vous, très mal!

BALANDARD, qui a la tête hors des couvertures.

Dites donc, jeune homme, c'est mon pantalon que

vous prenez là, il est tout neuf. Ça se fait dans les auberges, je connais ça! Mais... tiens?... Est-ce ce jour blafard qui me trompe?

CORISANDE, qui prend sa robe près du lit où est Balandard.

Moi qui comptais sur vous! c'est un joli tour que vous me jouez là, madame Friturin!

BALANDARD, à part.

Il s'habille en femme? drôle d'idée. Mais... le mastodonte... pas si mastodonte que ça. Il paraît qu'il appartient au beau sexe!

CORISANDE.

Qu'est-ce que vous dites du beau sexe? Vous n'en êtes pas, vous? Dieu! que vous êtes changée depuis hier soir... Vous n'êtes pas madame Friturin?

BALANDARD.

Moi? jamais! Je suis Balandard, directeur de théâtre et artiste moi-même, pour vous servir.

CORISANDE.

Un homme! j'ai passé la nuit tête à tête avec un homme! j'ai même combattu avec lui, je suis perdue de réputation si ça s'ébruite! monsieur! j'en appelle à votre honneur! Pas un mot de ce qui s'est passé entre nous cette nuit!

BALANDARD.

J'en jure par le Styx! Il n'y aurait pas de quoi me vanter, je vous prenais pour un commis voyageur.

CORISANDE.

Comme j'ai l'air d'un commis voyageur!

BALANDARD.

Mais non, mais non... au jour.

CORISANDE.

En attendant, voilà la diligence partie! que vais-je devenir? Ma nièce, monsieur, ma nièce ne peut pas se

marier sans moi. Aidez-moi à sortir d'embarras. J'avais pourtant dit qu'on m'éveillât à trois heures.

BALANDARD.

On est venu me réveiller à votre place, j'ai tout envoyé promener.

CORISANDE.

Alors, réparez le mal que vous avez fait.

BALANDARD.

Et comment ?

CORISANDE.

Trouvez-moi un moyen d'aller à La Châtre.

BALANDARD.

Attendez que le chemin de fer soit fait.

CORISANDE.

Ce serait trop long, j'aurais le temps d'être grand'tante. N'avez-vous pas une voiture ?

BALANDARD.

Oui, une chaise de poste.

CORISANDE.

En ce cas, menez-moi à La Châtre, je vous invite à la noce de ma nièce.

BALANDARD, à part.

Une noce !

CORISANDE.

Eh bien ?

BALANDARD.

Est-elle aussi bien que vous, votre nièce ?

CORISANDE.

Flatteur ! elle est mieux.

BALANDARD.

Oh ! en ce cas...

CORISANDE.

Vous acceptez ? Vous êtes un homme charmant !

BALANDARD.

Je... êtes-vous mariée ?

CORISANDE.

Je suis veuve et veux rester libre.

BALANDARD.

Qu'est-ce que vous vendez ?

CORISANDE.

Êtes-vous fou ? Je ne vends rien.

BALANDARD.

Et vous vous appelez... car enfin il faut bien que je sache avec qui je pars.

CORISANDE.

Corisande des Andouillers, veuve Graboyos.

BALANDARD.

Des Andouillers ? Seriez-vous parente de mon vieux camarade de chasse, le comte des Andouillers, un vieux farceur, très aimable, très jeune pour son âge ?

CORISANDE.

C'est mon père !

BALANDARD.

Ah ! par exemple ; comme on se retrouve sans s'être jamais rencontré !

CORISANDE.

Allons, faites atteler. Vous ne vous ennuierez pas avec moi, je suis toujours gaie. Et puis on mange bien à La Châtre, et vous y verrez de bons types, je vous en répons, je vous laisse vous lever.

BALANDARD.

Suis-je assez faible avec le sexe ! Mais, dites donc... à quelle heure le mariage ?

CORISANDE.

A onze heures.

BALANDARD.

Et combien de lieues d'ici à La Châtre ?

CORISANDE.

Neuf.

BALANDARD.

Eh bien, avec la poste, c'est l'affaire de deux heures et demie. En partant d'ici à huit heures, vous aurez encore plus d'une heure d'avance pour faire votre toilette à La Châtre.

CORISANDE.

Vous avez affaire ici ?

BALANDARD.

J'ai affaire certainement, l'affaire de dormir deux heures. Je ne suis pas comme vous, moi ! je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

CORISANDE.

C'est juste, vous êtes si gentil pour moi que je ne peux pas vous refuser. Je m'en vas faire un tour dans la ville, aussitôt que les boutiques seront ouvertes, je ferai encore quelques petites emplettes. Ah ! mon parapluie, le temps est à l'orage et mes petits poulets, je vas les faire boire. Allons, dormez tranquille, je vous ferai réveiller à huit heures moins un quart, et je commanderai les chevaux. Vrai, vous êtes un charmant homme !

BALANDARD.

Et vous une charmante femme.

Elle sort.

## SCÈNE VIII

BALANDARD.

Ma foi, oui, elle a l'air excellent la grosse mémère. Pas laide, l'air enjoué, fraîche et rebondie, bonne santé et fille de mon vieux copain ! Allons ! cette fois je vas

dormir (Le coq chante au dehors. La cloche des Visitandines, le réveil à la caserne.) Tout s'éveille dans la nature ! et moi...

Il soupire et s'endort.

## SCÈNE IX

LE COMMISSAIRE DE POLICE, BALANDARD,

endormi au dehors.

LE COMMISSAIRE.

Ouvrez, au nom de la loi ! (Il frappe et il entre.) Personne ? Ah ! si. (Il va au lit où dort Balandard.) Monsieur ou madame, enfin il n'importe à quelque sexe auquel vous apparteniez, écoutez-moi et répondez, monsieur. Des hommes souillés de boue ou d'ordures sont venus ce matin déposer une plainte contre vous. Ils s'exprimaient avec difficulté, soit que l'émotion eût altéré leurs voix, soit que des matières étrangères encombrassent leurs gosiers. Une odeur nauséabonde s'échappait de leurs vêtements et leurs haleines empoisonnées me serraient fortement à la gorge. Je crus d'abord avoir affaire à ces travailleurs nocturnes qui sont rarement dans l'aisance, bien qu'ils s'agitent souvent dedans. Mais je fus bientôt détrompé. Ils m'exposèrent que, causant sous les fenêtres de votre chambre, ils avaient reçu subrepticement sur la tête des matières qu'ils crurent fécales et des eaux qu'ils pensèrent ménagères ; mais vous ne les aviez pas *ménagère* ni les unes, ni les autres. Ils étaient sordides dans leurs mises et voyant que leurs vêtements commençaient à fumer à la chaleur de mon lit, je les congédiai de crainte qu'ils n'asphyxiassent mon épouse qui reposait sur mon flanc gauche. Je ceignis mon nombril de ma ceinture et je me dirigeai vers cet hôtel. Aux traces encore fumantes qui sillonnent la muraille sous

cette fenêtre, je compris que le coup parlait de là et je pénétrai ici afin de vous demander une explication.

BALANDARD, s'éveille.

Monsieur, je ne comprends pas, je dors. Il y a méprise, c'est au-dessus probablement.

LE COMMISSAIRE.

Au-dessus? Au fait c'est possible, c'est ici la demeure de madame Friturin et je ne vois pas de raison pour qu'elle se plaise à arroser ses postillons. En attendant que je fasse rendre une ordonnance de non-lieu, veuillez me dire pourquoi vous êtes dans la couche de l'aimable hôtesse de céans?

BALANDARD.

Tout ce que vous voudrez, verbalisez et laissez-moi dormir.

LE COMMISSAIRE.

Votre nom, âge, demeure et qualité?

BALANDARD.

Jules, voyageur de commerce, trente ans, sur la Canebière à Marseille.

Il se renfort.

LE COMMISSAIRE.

Parfait! Il me reste à vous remercier.

Il sort.

## SCÈNE X

BALANDARD, puis FRITURIN.

On entend le train du chemin de fer, — arriver, — s'arrêter, repartir.

FRITURIN, entre.

J'ai rencontré à Vierzon M. Rafin, qui m'a dit que la tante était sur pied. J'ai trop d'ouvrage ici pour aller

perdre mon temps à Beurges. Ma femme ne s'attend guère... Comme je vas la surprendre agréablement ma pauvre bichette!

Il s'approche du lit et embrasse Balandard.

BALANDARD.

Eh quoi! qu'est-ce que c'est que ça? Est-ce vous, madame?

FRITURIN, étonné.

Madame?

BALANDARD.

Eh non! c'est un homme et pas beau. (Il s'essuie la figure.) Dites donc, je n'aime pas ces manières-là!

FRITURIN, stupéfait, à part.

Un homme chez moi, dans le lit de ma femme! j'aurais dû m'en douter. Cet empressement d'Ursule à m'éloigner... (A Balandard.) Que fais-tu ici, infâme?

BALANDARD.

Infâme toi-même, j'essaye de dormir.

FRITURIN.

Vous êtes chez moi, marouffe!

BALANDARD.

Je suis chez toi, marouffe? Eh bien, j'y suis fort mal. Du diable si j'y reviens jamais...

FRITURIN.

Y revenir, misérable? tu n'en sortiras pas.

BALANDARD.

Tu n'as pas fini de m'embêter? je te vas flanquer une danse et te coller à la porte. A-t-on jamais vu un aubergiste qui invective comme ça ses voyageurs?

FRITURIN.

C'est juste, vous êtes chez moi, mais vous aurez de mes nouvelles si... je vais m'informer des faits.

BALANDARD.

C'est par là que vous auriez dû commencer. Allons! fiche ton camp ou je te jette ta table de nuit à la tête. (Fritaria sort effrayé, Balandard se retourne dans son lit.) Eh bien, en voilà une ville charmante que Châteauroux! je m'en souviendrai...

Il s'en va.

## SCÈNE XI

BALANDARD, LE POMPIER, puis CORISANDE.

Crépitement, fumée, sifflement d'incendie. — On bat le rappel. — On crie au feu! au feu! tocsin. — Balandard ronfle. — Le fond de la chambre se crève et laisse voir les bâtiments enflammés. — Deux poutres embrasées se détachent et tombent en travers des lits sur les rideaux. — Un pompier entre.

LE POMPIER.

Debout! debout, voyageur!

BALANDARD.

Est-ce qu'il est huit heures?

LE POMPIER.

Le feu! le feu!

BALANDARD.

Feu qui? l'aubergiste est mort?

LE POMPIER.

Non, la maison flambe! levez-vous.

BALANDARD, se levant et s'habillant.

Le feu purifie tout!

LE POMPIER.

Vous êtes d'un beau sang-froid! Le toit peut s'effondrer sur nos têtes.

BALANDARD.

Crøyez-vous, pompier?

LE POMPIER.

Fichez donc votre camp.

BALANDARD, passant son habit.

Paraitre en bras de chemise en public, jamais! Vous êtes bien là, pompier.

LE POMPIER.

Moi, je suis dans mon élément.

BALANDARD.

Alors, je n'ai pas le temps de me raser?

LE POMPIER.

Farceur! vous n'avez pas froid aux yeux, vous!

BALANDARD.

Non, je n'ai froid nulle part. Il fait chaud ici. (Il cherche sa valise.) Et mes petites affaires!... Comment donc ça s'est-il déclaré cet incendie?

LE POMPIER.

Par imprudence, inadvertance, nonchalance ou malveillance ou encore par négligence. Allons! filez!

BALANDARD.

Par où? il n'y a pas d'escalier!

CORISANDE, entrant.

Si fait! si fait, c'est un nuage de fumée, je l'ai bien

traversé pour venir vous avertir! (Prenant une de ses caisses.)  
Pompier! sauvez mes colis. (A Balandard.) Venez!

BALANDARD, prenant une autre caisse.

Ma chère dame, aurai-je l'honneur de vous offrir  
mon bras?

CORISANDE.

Une autre fois, courons, il n'est que temps.

Ils sortent, le pompier s'empresse aux colis. — Feu de bengal: rouge.

Rid-au.

---